

Moenia, 20 (2014), 81-88.
ISSN: 1137-2346.

Nedali : une œuvre au goût du terroir

Abdellah BAIDA
Université Mohammed V, Rabat

RESUME: Auteur de quatre romans bien ancrés dans la culture marocaine, Mohammed Nedali accueille dans ses récits un univers à la fois diversifié et spécifique qui enchante le lecteur par sa richesse, sa poéticité, ses personnages et ses paysages. Par des intrigues bien ficelées, un montage de situations savamment agencées et des soubresauts inattendus, par les éclats de la langue de Molière qui laisse transparaître des étincelles émanant d'autres langues, Nedali aboutit *in fine* à édifier sa propre langue et son propre univers.

MOTS CLE: Mohammed Nedali, littérature marocaine contemporaine, écrivain marocain de langue française.

ABSTRACT: In his stories, the author of four novels which are firmly anchored in the Moroccan culture, Mohammed Nedali, embraces a universe that is at once diversified yet also specific, and which delights the reader because of its richness, its poetry, its characters and its landscapes. By way of well carved out episodes of intrigue, a staging of situations which are expertly ordered and unexpected distress, and with a sparkling of the language of Molière that allows for a transparent twinkling of other languages, Nedali is able to build his own language and his own universe.

KEYWORDS: Mohammed Nedali, Contemporary Moroccan Literature, Moroccan Writer of French Expression.

Auteur de quatre romans bien ancrés dans la culture marocaine, Mohamed Nedali accueille dans ses récits un univers à la fois diversifié et spécifique qui enchante le lecteur par sa richesse, sa poéticité, ses personnages et ses paysages. Par des intrigues bien ficelées, un montage de situations savamment agencées et des soubresauts inattendus, par les éclats de la langue de Molière qui laisse transparaître des étincelles émanant d'autres langues, Nedali aboutit *in fine* à édifier sa propre langue et son propre univers.

Mohamed Nedali est issu du village de Tahennaoute, dans les environs de Marrakech, où il est né en 1962 d'une famille paysanne très modeste. Il a fait ses études secondaires à Marrakech, puis il a travaillé comme professeur au collège avant de passer par le cycle spécial et profite de son passage par la France pour décrocher une licence de lettres à l'Université de Nancy. Actuellement, et depuis son retour de France, il est professeur de français dans un lycée à Tahennaoute et continue à faire prospérer son œuvre littéraire.

Tous les romans de Mohamed Nedali ont été favorablement accueillis aussi bien par la critique littéraire que par le lecteur *lambda*.

Recibido: 19-6-2014. Aceptado: 27-11-2014.

Abdellah Baida

Son premier roman, *Morceaux de choix, les amours d'un apprenti boucher*, publié aux éditions le Fennec (Maroc) en 2003 et réédité aux éditions de l'Aube (France) en 2006, fut une révélation : un récit riche en rebondissements, relevé par l'humour et la sensualité. Ce roman est par ailleurs consacré en 2005 par le Prix Grand Atlas dont le jury a été présidé par Jean-Marie Gustave Le Clézio.

Nedali publie en 2004 son deuxième roman *Grâce à Jean de La Fontaine !* croquis haut en couleurs d'un milieu qui croule sous les archaïsmes et les préjugés, une satire acerbe mais dotée d'un remontant que Nedali manipule à merveille : l'humour.

L'auteur offre par la suite à ses lecteurs *Le bonheur des moineaux*, un récit qui invite aux cimes de l'Atlas pour partager le quotidien de villageois bouleversés par la visite de la première dame des Etats-Unis.

Son récent roman, *La maison de Cicine* (2010), trouve son ancrage dans la même montagne qui sera frappée par des inondations qui obligent le protagoniste à descendre à Marrakech. C'est dans la médina de cette ville que nous découvrons une série de problématiques qu'affronte le héros et qui sont celles du Maroc d'aujourd'hui.

C'est donc là une œuvre qui trace un cheminement heureux et qui a été bien accueillie par le public. En témoignent l'importante diffusion des textes de Nedali et les prix littéraires qu'il a récoltés. *Morceaux de choix* a été traduit en espagnol et en arabe, il a obtenu à l'unanimité le Prix International du Roman de la Diversité La Mar de Letras et il a été adapté au cinéma. Par ailleurs, les romans de Nedali ont cette particularité d'être publiés d'abord au Maroc avant de se voir réédités en France. Généralement c'est plutôt dans le sens inverse que se font les rééditions.

L'univers ou les univers de ces romans est attractif, suggestif de réalités diverses et profondes ; une image d'un Maroc authentique. Considérons, pour un bref moment, le premier roman de Mohamed Nedali, *Morceaux de choix (Les amours d'un apprenti boucher)*, un titre polysémique, ouvert à diverses interprétations. Il rimerait dans un cadre scolaire avec « Textes choisis »... une sorte d'anthologie, pour référer à des pièces maîtresses d'une œuvre. *Morceaux de choix*, c'est aussi les meilleurs moments d'une vie comme il est possible d'y lire une métaphore culinaire. Dans un registre plus érotique, l'illustration de la couverture aidant, on penserait à toutes ces beautés qui provoquent et enflamment le désir des hommes. D'autres interprétations sont envisageables.

C'est un roman d'initiation, écrit avec beaucoup d'humour, où le lecteur suit à travers les ruelles de Marrakech les traces de Thami, jeune apprenti boucher. Plusieurs thématiques sont abordées, parfois seulement suggérées : éducation, voisinage, autorités sous toutes les formes, hypocrisie sociale... ; maints aspects de la société marocaine traditionnelle sont décrits, caricaturés et dénoncés... c'est aussi un roman d'amour, l'amour tel qu'il est vécu dans un milieu marocain traditionnel c'est-à-dire l'amour sous haute surveillance et la passion contrariée... mais Thami, personnage espiègle et malicieux, apprend à contourner les obstacles et à déguster les morceaux de choix !

D'autres morceaux de bravoure nous seront présentés à travers son second roman : *Grâce à Jean de La Fontaine !* Le point d'exclamation est là dans le titre pour attirer

l'attention sur l'arbitraire d'une existence, l'absurdité même qui fait d'une vie un concours de circonstances, une vie où l'individu est ballotté entre des forces qui le dépassent. On est dans l'univers scolaire qui est censé sortir le pays de son marasme mais, hélas, l'école ne fait que reproduire l'image de la société. Nedali brosse le tableau de cet univers sans concession, avec beaucoup d'humour, des personnages bien vivants, une narration époustouflante qui entraîne le lecteur dans les méandres d'un récit savamment construit, une langue riche, dynamique, brillante par ses contacts avec la langue du cru, celle du terroir. Nedali n'hésite pas à appeler en renfort les langues amazigh et arabe pour parfaire son tableau. *Grâce à Jean de La Fontaine !* est truffé de situations cocasses et burlesques.

En quatrième de couverture, nous lisons une brève description des personnages qui peuplent cet espace (Tinghir) : « Outre le narrateur, nous y ferons la connaissance de Aziz qui appartient au clan des N'chaïtyyas (noceurs), opposé à celui des Sloughis (gens du cru), opposé à celui des Frérots-toutes-tendances. Les protagonistes de cette fresque devront s'affronter sous les beaux yeux de Malika Tazi, qui par deux fois, changera le cours du destin du narrateur, mais surtout ceux de Louhou, tellement énigmatiques ! ». On sent dès cette brève présentation toute la mosaïque qui compose le roman comme reflet de la bigarrure du réel.

Le troisième roman de Nedali, *Le bonheur des moineaux*, relate un autre univers et d'autres circonstances : il y est question de ces hasardeuses rencontres inopinées, bizarres, anormales, contre-nature... qui font croiser le destin d'un pauvre villageois marocain avec des représentants des pays les plus développés, les plus riches. D'une part un guide improvisé et de l'autre un touriste un peu particulier ! De ces rencontres incongrues jaillit l'univers de ce roman mais les deux représentants de ces extrémités sont tirés chacun d'une profondeur. Voici les premiers mots qui nous font découvrir le guide :

Omar était affalé en pacha sur un vieux tapis de laine écrue, étendu au fond de la cour, une main dans la poche de sa vaste gandoura, l'autre taquinant distraitement une brindille sur le tapis. Il rêvassait (p. 7).

Cette quiétude sera troublée par des hélicoptères qui débarquent dans ce bled ; Omar est recherché parce que la première dame des Etats-Unis s'intéresse à lui ! Cette rencontre des contrastes accorde au récit son dynamisme, son mouvement effréné, son déchainement qui conduiront notre humble personnage à envier le bonheur des moineaux, ces êtres frêles et fragiles que le Makhzen ne peut pas atteindre !

Le seuil de ce roman rappelle aussi celui de *Morceau de choix* qui était beaucoup plus marqué par la présence des mots du terroir et qui sont une autre manière d'assurer à cette écriture son ancrage.

Dès que nous ouvrons ce récit et au-delà des citations qui nous accueillent, dans le corps du texte écrit dans la langue de Molière surgissent des termes que doit certainement ignorer Molière. Ainsi il y a deux occurrences importantes qui figurent à la première page. Toutes les deux situées dans le premier paragraphe et répétées plus loin. Voici cet incipit qui peut nous donner une idée de l'atmosphère générale :

Je m'appelle Thami. Mon savoir-faire et mon doigté à la boucherie m'ont valu le prestigieux titre de M'Allem, le maître. En optant pour ce métier peu considéré sur cette terre d'Allah, je rompis, sans m'en rendre compte, avec mes origines savantes — une lignée érudite et éclairée — où l'on compte deux imams, un juge et un adel¹.

Dans ce bref paragraphe introductif, nous relevons déjà au moins deux cas d'interférences. Le cadre s'y prêtait : le personnage s'appelle Thami (et non pas Pierre ou Jacques), sa prédilection est la boucherie et non la bureaucratie, il est sur cette « terre d'Allah » et non sur le sol chrétien... mais il est toutefois question de rupture avec les origines.

Les termes que nous classons incontestablement dans la case des intrus par rapport à la langue française sont *M'Allem* et *adel*. Dans la catégorie des cas particuliers, il est possible de mettre *Allah* et *imams*. Ces derniers, quoique étrangers à la langue française, relèvent d'un jargon religieux et Nedali les a employés sans les entourer des précautions qu'il prend avec les deux autres termes. *Allah* et *imam* sont des *termes de culture* et ils n'ont pas d'équivalent dans la langue française, ils s'imposent donc sur cette « terre d'Allah » où se déroulent les événements du roman.

Quelles sont alors les précautions par lesquelles Mohamed Nedali entoure les deux autres mots (*M'Allem* et *adel*) et qui nous poussent à leur donner une place particulière dans ce contact des langues ?

— *Primo*, au niveau de la graphie, ces termes se démarquent du reste du texte par l'italique. Aspect qu'ils partagent avec la citation qui est un autre discours ou le discours de l'Autre.

— *Secundo*, il y a chez Nedali un souci d'expliquer ces termes, de dissiper leur « étrangeté » et d'inviter le lecteur non arabophone à les assimiler et à saisir leur sens.

Sur ce plan, au moins deux méthodes sont ici déployées. Ces techniques sont partagées par d'autres écrivains chez qui nous retrouvons ce contact des langues. Pour la première occurrence *M'Allem*, Nedali l'a fait immédiatement suivre d'un probable équivalent « le maître » ; il va de soi que cette explication demeure approximative. C'est ce qui justifie le recours au terme arabe qui renvoie à tout un mode de vie socioprofessionnel. L'explication du mot intrus est donc greffée au sein même du texte d'origine.

Ceci n'est pas le cas du deuxième terme ; *adel* est traduit en note de bas de page où on peut lire cette formulation trop schématique : « *adel* = notaire ». Il est un peu dommage d'utiliser ici un signe mathématique, schématique expression de l'isométrie qui ne laisse pas la marge pour ressortir, ou du moins suggérer, toutes les nuances que suppose le passage d'une langue à une autre.

Que peut-on en déduire ?

¹ Mohamed Nedali : *Morceaux de choix. Les amours d'un apprenti boucher*. Casablanca : Ed. Le Fennec, 2003, p. 7.

Il s'agirait pour l'écrivain marocain de langue française d'une position peu confortable ; il désire d'une part transmettre à son lecteur toute une ambiance, toute une atmosphère du terroir, y compris un lexique qu'il trouve incontournable mais en même temps il désire que son lecteur non arabophone comprenne. D'autre part, il est difficile d'encombrer le roman et suspendre à chaque fois l'intrigue pour entrer dans des considérations lexicales susceptibles d'alourdir ses péripéties.

Ainsi, *adel* et *M'alem* ont subi un traitement différent des deux autres termes *Allah* et *imams*. Ces derniers mots sont souvent reconnus comme appartenant à la civilisation arabo-musulmane pour désigner des composantes de l'Islam ; ils sont pratiquement intraduisibles. Ils véhiculent toutefois une double charge : culturelle mais aussi linguistique. Nedali ne les a d'ailleurs pas traités comme des termes étrangers à la langue française ; nous affirmons cela en nous fondant sur trois arguments :

1) Ces deux mots ne se démarquent pas du reste du texte par une graphie particulière.

2) Ils n'ont pas été traduits ou expliqués

3) Le mot *imams* a subi les règles de la grammaire française : *deux imams* porte la marque française du pluriel *s* et non la marque arabe du couple (*imaman*).

Ceci est à l'opposé de *M'alem* et *adel* qui sont traités en vrais intrus par rapport à la langue française. Nous les retrouvons dans le texte en deux langues différentes. Le lecteur pourrait alors s'interroger sur ce qui justifie l'emploi de deux langues. On pourrait penser que du moment que l'auteur traduit, cela signifie qu'il existe un équivalent au mot arabe et il aurait fallu / pu l'employer.

Revenons à la première phrase et changeons le mot *M'alem* : « Mon savoir-faire et mon doigté à la boucherie m'ont valu le prestigieux titre de maître » ; le mot *maître* sonne ici, à notre avis, comme signifiant « expert », « professionnel », « pro... »... alors que *M'alem* renvoie à toute une tradition, presque un rituel, un grade qui nécessite un parcours, c'est aussi une reconnaissance arrachée à son entourage... Il est même possible d'extrapoler et dire que *M'alem* est quelqu'un qui est « marqué » de *allama* (la marque), quelqu'un qui porte les stigmates de sa condition. Dans la tradition marocaine, un *M'alem* porte les marques de son parcours dans son corps et son cœur comme une sorte de tatouage.

C'est aussi le dévoilement d'un univers machiste, un dur milieu où il faut s'imposer. Nedali le décrira tout au long de son roman. A titre d'exemple et en rapport avec notre occurrence, l'auteur rappelle les difficultés vécues par le personnage avant d'acquérir le titre de *M'alem* :

Ma situation n'était pourtant pas du tout enviable. Les anciens apprentis, déjà très aguerris et souvent plus âgés que moi, n'hésitaient pas à me décourager, me traitant de blanc bec, de Oued Mimtou, fils à maman, ou encore de Legzizir, diminutif très ironique de l'guez zar, le boucher. Au moindre faux pas, ils me tournaient en ridicule. Certains disaient et répétaient tout le temps que je n'avais pas le profil d'un boucher — ce qui était d'ailleurs un peu vrai. D'autres disaient que j'aurais mieux fait d'aller laver à grandes eaux les boyaux à la triperie. Il y avait surtout un boiteux surnommé Louatouat, un méchant persifleur qui ne se las-

sait pas de répéter à mon maître que je ferais un excellent enseignant d'écriture dans une mersa de demoiselles... (p. 20).

Le terme *adel* expliqué expéditivement par « notaire » en note de bas de page renvoie à un métier qui, contrairement au notariat, est profondément ancré dans la religion... Dire notaire c'est extraire ce dernier de la lignée des imams et des juges qui se définissent d'abord par leur bonne maîtrise du savoir religieux. Il est important de souligner cette composante car Mohamed Nedali vise à créer le contraste entre son personnage et ses ancêtres, ce qui fait par ailleurs écho à l'exergue du premier chapitre du roman empruntée à Jules Vallès qui écrit : « Je suis sans doute un mauvais fils » (*L'Enfant*).

Le deuxième roman de Nedali, *Grâce à Jean de La Fontaine !* est également parsemé de mots et d'expressions de différentes langues. Les interférences avec l'arabe et l'amazigh paraissent dominer ; ceci s'explique par le fait que les événements se déroulent en grande partie à Tinghir, village amazigh. Le contact des langues est aussi présent dans ce second roman pour accentuer ou même créer l'humour dans différentes situations. Mais nous trouvons parfois d'autres langues qui se glissent dans le tissu narratif. L'écrivain est tout à fait conscient de l'importance de cet aspect de son œuvre. Lors d'un entretien que nous avons réalisé avec lui, il s'arrête sur un exemple précis et l'analyse avec nous en déclarant :

Dans *Morceaux de Choix*, il y a une scène qui se déroule sur la place Jamaa Lefna, et plus exactement sur les bancs d'un vendeur de harira (voilà un autre exemple de mot qui ne peut être traduit qu'approximativement). Un couple de touristes espagnols se présente devant Ba Abbass. Celui-ci leur sort aussitôt une formule de bienvenue qu'il avait apprise par cœur et dans un français pour le moins écorché ; l'un des deux touristes, n'ayant rien compris, lui répondit :

—Perdon, senior ! no entendimos lo qué dices !

Le contexte m'a imposé de reproduire la réplique telle qu'elle a été dite par le touriste espagnol, mon intention étant justement de montrer que personne dans le cercle de Ba Abbass n'y a rien saisi. Maintenant, si le lecteur comprend l'espagnol, il se place automatiquement du côté de l'auteur ; dans le cas contraire, il se situe du côté du narrateur-personnage et des autres témoins de la scène. On l'aura sans doute deviné, c'est toute la problématique de la focalisation qui est soulevé par cet exemple.

Le dernier roman de Nedali, *La maison de Cicine*, a moins exploité ce contact des langues. Son point fort se situe plus au niveau de la création des personnages. En effet, ce récit campe un univers passionnant et attrayant. Il s'ouvre non pas sur la maison de Cicine, comme pourrait le suggérer le titre de l'œuvre, mais sur Dar Louriki dans la Médina de Marrakech où l'auteur installe ses personnages en rappelant à chaque fois les péripéties qui les ont obligés à crêcher dans cette demeure. Ainsi défilent les histoires de L'fkih et sa femme Rabha, Tamri, Touria Touila et son mari Hamid L'gueffa, Leïla L'bidaouia, Hassan L'biaça et d'autres qui occupent cette maison de deux étages. Après cette mise en place, Nedali remonte vers la vallée de l'Ourika pour rappeler ce qui advint ce mercredi dix-sept août, de l'an de grâce mil neuf cent quatre-vingt-quinze. Ce fut le jour des inondations meurtrières qui contraignirent le petit Cicine (entendre le diminutif de H'cine) et son grand frère Idar à quitter leur *douar* après avoir tout perdu, aussi bien parents que maison. Un départ qui prend la coloration de la scène d'Adam et Eve chassés du paradis.

Idar est la figure de l'artiste dans le récit, c'est un sculpteur sur bois qui travaille de manière spontanée en contact avec la nature d'où il glane ses matériaux comme l'auteur prend ses ingrédients de la réalité ; les deux aboutissent à des résultats d'une beauté remarquable.

Avant de quitter la vallée de l'Ourika et juste avant le drame, des fresques expressives ont été servies au lecteur :

Dans l'eau, la confusion était immense : les hommes se mêlaient aux femmes, les jeunes aux vieux ; les baigneurs se bouscullaient, s'éclaboussaient, feignaient des glissades, tombaient les uns sur les autres, se relevaient, riaient aux éclats, se tapaient dans les mains... Une atmosphère très détendue, d'autant plus détendue que cette après-midi-là, on avait l'impression que toutes les belles estivantes du pays s'y trouvaient comme si, par un tacite accord, elles s'étaient donné le mot la veille. Il y en avait de tous les goûts : des brunes, des blanches, des blondes, des minces, des grasses... Une débauche de poitrines, de jambes et de croupes, un festin de chairs fraîches et irrésistibles qui éveillent le désir même des mâles les plus froids (71).

Chassés de ce paradis, Idar et Cicine échouent à Dar Louriki contraints à partager le quotidien de leurs voisins. Deux composantes dynamisent l'action dans le récit à partir de ce moment : d'une part l'amour qui lie Idar et Leila, une des colocataires, et d'autre part la présence d'un Cheikh intégriste, influent et filou, qui tente d'embrigader toute la demeure.

En peu de mots, Nedali nous décrit le pouvoir religieux qui connaît une montée fulgurante comme en témoigne cette petite phrase qui en dit long : « Le statut de l'homme passa vite de celui d'un prêcheur en quête de public à celui d'un puissant protecteur, un saint des temps modernes, un demi-dieu » (154). Montée dans le rang social, dans la considération des autres mais aussi occupation de l'espace dans une sorte de prolifération : « L'homme, déjà adulé et vénéré par tous, fut dorénavant élevé au rang de sauveur, voire de saint. Sa réputation de généreux bienfaiteur dépassa bientôt les murs de Dar Louriki pour s'étendre à tout le quartier, puis bien au-delà » (171). On dirait que « la maison de Cicine » perdait du terrain.

Cicine, enfant innocent et solitaire car ne parlant pas l'arabe, continue de rêver de reconstruire la maison jusqu'à la dernière page en ponctuant le roman de son leitmotiv : « *Tu sais, dada, à nous deux, nous pouvons bien la reconstruire !* ». Les déboires les plus graves qu'affrontent les deux frères ne sont finalement pas ceux provoqués par la nature mais ceux causés par leurs voisins. L'épigraphe de John Steinbeck extraite d'*A l'est d'Eden* placée au seuil du roman prend alors tout son sens : « Les êtres humains peuvent bien lutter contre les forces de la nature mais ils sont souvent impuissants devant celles de leurs semblables ». Nedali nie avoir une vision pessimiste des choses et de la vie, il préfère se considérer plutôt comme réaliste.

Le roman, dans un style simple, précis, expressif et suggestif, donne à voir de multiples facettes des rapports humains qui subissent les contrariétés de la pauvreté et des psychologies perverses. L'humour et la caricature auxquels nous a habitués Mohamed Nedali sont au rendez-vous et toujours aussi caustiques ; les intégristes sont leur cible favorite dans ce dernier roman, après avoir dardé de ses flèches l'éducation nationale dans le milieu rural

Abdellah Baida

et le Makhzen. L'univers de l'auteur est cohérent et le récit tient en haleine le lecteur jusqu'au dernier paragraphe.

Dans les écrits de Nedali l'arrière-pays et la langue du terroir constituent des composantes principales qui accordent au texte toute son authenticité et sa vivacité. L'auteur parvient par ses descriptions et le choix de ses personnages à édifier un univers cohérent où toutes les composantes se complètent pour donner une vision juste et vraisemblable du terroir.

A travers le choix de cette orientation, le texte revendiquerait, explicitement ou implicitement, son appartenance à une civilisation et à une culture qui adoptent une entité linguistique autre que celle qui domine dans l'œuvre. Toutefois les mots du pays s'imposent et Nedali n'hésite pas à en faire un usage qui sert son projet global.

C'est également l'expression d'une esthétique du divers et du diversifié qui rend la palette des couleurs du récit aussi large que possible et par la même occasion très chatoyante.

Enfin, l'écrivain étant un « étranger professionnel », il tente d'effacer les frontières entre les langues comme l'expression d'un désir d'éliminer les frontières entre les peuples.